

LJUBISA DANILOVIC

LE BOUT DU MONDE

Pour son nouvel ouvrage intitulé “La Lune de Payne”, Ljubisa Danilovic s’est rendu en Roumanie, là où le Danube se perd en un immense delta avant de se fondre dans la mer Noire. Cette frontière de l’Europe à l’air de bout du monde a exercé sur le photographe un étrange pouvoir, et l’a forcé à se remettre en question. Il nous livre des paysages hantés et des portraits intenses. Rencontre. **Julien Bolle**







LJUBISA DANILOVIC



STÉPHANE SYMCHOUX

En 5 dates

- **2003 :** Sortie du livre *Avoir 20 ans à Belgrade* (éditions Alternatives)
- **2014 :** Co-fonde, avec Sabrina Biancuzzi, le stage Milk Photography Masterclass
- **2015 :** Sortie du livre *Le désert russe* (éditions Lamaindonne)
- **2018 :** Rejoint le collectif Tendance Floue
- **2018 :** Sortie du livre *La lune de Payne* (éditions Lamaindonne)

On t'avait quitté en 2013 en Russie (voir RP HS n°17), on te retrouve aujourd'hui en Roumanie. Qu'es-tu allé chercher dans le delta du Danube ? Qu'y as-tu trouvé ?

Je voyage depuis longtemps en Roumanie car j'y ai des attaches familiales, mais c'est en 2010 que je découvre le delta du Danube, d'abord à travers des images. Celles d'un jeune réalisateur nommé Thomas Ciulei et de son documentaire « Asta e ». Ce fut une claque. Ces paysages immenses me parlent, je sais que je dois m'y rendre. Ce que je fais d'abord en famille, puis depuis 5 ou 6 ans, pour photographier seul, à raison d'un ou deux voyages par an. Chez moi, l'envie de photographier provient toujours de la fascination pour un territoire. A chaque fois le lieu n'est qu'un décor sur lequel je peux projeter un espace mental. Ça a été le cas pour mon précédent livre, le Désert Russe. Ce long voyage fut pour moi ce qu'on appelle en psychologie «la traversée de la vallée des larmes », un prétexte pour raconter le deuil de mon père. Ici, le Danube a fait résonner en moi cette « crainte de l'effondrement », liée à une expérience psychique profonde vécue lorsque

j'étais enfant. Il m'a semblé que c'est une crainte aujourd'hui partagée par beaucoup, à l'heure où l'on assiste à un épuisement global des ressources et à la disparition des espèces animales... Dans ce lieu autrefois prospère et aujourd'hui déserté, j'ai trouvé un écho à cette réflexion.

Pour autant tes images possèdent une part de lumière, d'espoir, notamment dans les portraits.

Oui, je voulais en quelque sorte me confronter à ce qui vient après l'effondrement. J'avais aussi très envie de me mettre au portrait. C'est un défi que j'ai voulu relever. J'ai donc envisagé ces personnages comme des survivants, porteurs d'espoir. J'ai alors ressenti ce lieu comme un endroit rassurant. Si ces gens peuvent aller au delà du chaos, je me suis dit que je pouvais aussi le faire, du moins artistiquement. Même si j'ai photographié des lieux abandonnés, je ne voulais pas m'enfermer dans une esthétique de la désolation, tomber dans l'urbex facile et stérile. Je montre des choses simples, voire triviales, des murs de tôle, des toits en paille, mais qui traduisent selon moi une relation à la nature très simple et saine. L'omniprésence de l'eau était un autre élément apaisant dans ces paysages où le regard porte très loin.

Ton approche photographique a aussi changé. On passe d'une photo en mouvement, subjective et granuleuse, à des images plus statiques, neutres et douces. Comment s'est opérée la transition ?

Ce fut un processus très long. Au début, je savais juste que je ne voulais pas me répéter. Les images sombres et contrastées du désert russe m'avaient servi de catharsis et je pouvais maintenant laisser ce style derrière moi pour quelque chose de plus doux et lumineux, correspondant davantage à ce que je suis aujourd'hui. Le fait que je sois passé au numérique a aussi contribué à cette évolution. Pour cette série, j'ai utilisé différents boîtiers APS-C Fujifilm X.

Le parti-pris le plus marquant du livre est l'usage exclusif du cadrage vertical. Pourquoi ce choix ?

Cela a constitué un tournant déterminant pour ce projet. Je voyageais déjà depuis 2 ou 3 ans, j'avais fait beaucoup d'images mais elles me laissaient perplexes. Et puis j'ai réa-

lisé que pour bien photographier le delta, il fallait se cantonner aux images verticales. C'était le seul moyen de traduire visuellement cet espace démesuré, qui embrasse énormément de ciel et de terre - ou d'eau suivant l'endroit où l'on se trouve. Les paysages horizontaux étaient trop classiques. Je ne voulais pas tomber dans le piège de l'illustration et me contenter d'une succession de belles images bien composées, mais qui s'épuisent au premier regard. Ce parti-pris radical m'a permis d'affirmer un regard d'auteur, et d'explorer davantage la dimension narrative, en me concentrant sur la séquence des images. J'ai travaillé très longtemps avant de trouver la bonne sélection et le bon agencement, jusqu'à ce que

les images dialoguent entre elles. Chaque association est pensée, même quand les images ne sont pas sur la même double page. Ainsi, par capillarité, les paysages deviennent des portraits, et inversement. Tu parlais de

subjectivité. Aujourd'hui, je souhaite toujours être subjectif, mais non pas par les prises de vue en elles-mêmes, plus par la narration photographique. J'aimerais que mon propos transparaisse à l'échelle du livre.

Des images simples qui prennent leur sens une fois organisées en série, c'est une longue histoire, de Robert Frank à Vanessa Winship. Tu cites d'ailleurs cette dernière comme influence...

La découverte du livre de Vanessa Winship « She Dances on Jackson » a été en effet importante pour l'évolution de mon travail. Je ne suis pas particulièrement obnubilé par son œuvre, son sujet est différent, mais je trouve qu'avec ce livre elle a réussi quelque chose de décisif autour de la narration et de la suggestion photographique. Elle laisse au spectateur le soin de naviguer entre des images faussement neutres. Leur contenu latent est peu à peu révélé par la séquence au fil des lectures. J'ai vu une direction à suivre dans cette simplicité apparente. J'ai essayé en toute humilité d'affirmer encore davantage cette tendance dans mon propre livre. Comme elle, je me suis dirigé vers un travail plus en demi-teintes, avec des images certes moins accrocheuses au premier regard, mais vers lesquelles on a envie de revenir, par une sorte de magnétisme. J'ai essayé de m'effacer le plus possible au moment de la prise de vue, un peu à la manière des opérateurs envoyés par Albert Kahn pour documenter le monde au début du XX^e siècle.

Ces gens sont des survivants, des porteurs d'espoir



Comment as-tu abordé les gens que tu as photographiés ? Pourquoi n'indiques-tu pas leur nom ?

Je les aborde deux manières, soit je les repère dans la rue et je vais leur parler tant bien que mal en roumain, soit je passe par des intermédiaires et des traducteurs. Par exemple un patron de café de Sulina a bien voulu faire le « fixe » pour moi en m'envoyant vers des personnes de sa connaissance. Il m'a un jour accompagné à l'école du quartier pour pouvoir faire des photos d'enfants. Mais la plupart du temps, ce n'est pas élaboré en amont ni dirigé, je prends les portraits là où je rencontre les passants. Il n'y a aucune velléité documentaire dans ce travail, il s'agit de rencontres éphémères. Je ne connais rien de ces gens et de leur vie, ce sont des personnages de mon théâtre intérieur, tout comme les paysages sont des paysages mentaux. D'où l'absence de légendes. Il ne s'agit pas de décrire.

Comment t'est venu le titre « La Lune de Payne » ?

Oh c'est une longue histoire ! Le titre est venu assez tard, au moment d'écrire une préface que je n'ai d'ailleurs pas gardée. La Lune, sans doute parce que je suis féru d'astrophysique, et que j'observe souvent l'astre à la lunette, je me balade même dessus grâce au site Google Moon ! Or j'ai trouvé une résonance flagrante entre ces paysages désolés et ceux du delta du Danube. Ce territoire immense est pour moi le pendant terrestre de Mare Vaporum, l'une des mers de la Lune... même si chez nous il reste encore de l'eau, mais pour combien de temps ? Regarder la Lune c'est un peu comme regarder notre futur ! Ce titre est aussi une référence directe au gris de Payne, un terme exqu coast que j'ai découvert dans la bouche de Fanny Boucher. J'étais alors à la recherche d'un support photographique pérenne pour mes tirages

numériques. J'ai exploré les tirages au platine et au palladium, magnifiques mais trop plombés dans les noirs à mon goût. J'ai alors rencontré Fanny Boucher, dernier artisan à maîtriser l'héliogravure, procédé d'impression prestigieux mais très coûteux. La plaque d'impression en acier est un superbe objet, à la fois négatif et positif selon l'angle et la lumière. J'ai fait produire quelques matrices de mes images afin de pouvoir réaliser des tirages de commande. En cherchant l'encre adéquate, Fanny m'a parlé du gris de Payne, c'était tellement beau ! Et même si le livre n'est pas réalisé avec ce procédé pour d'évidentes raisons de coût, j'ai souhaité en conserver l'esprit, au moins dans le titre.

Tu as essayé de t'en approcher avec l'imprimeur ?

Il était illusoire de vouloir imiter l'héliogravure en offset, mais je savais que je voulais obtenir des images mates et douces comme avec ce procédé. Avec mon imprimeur EBS et mon éditeur David Fourré, nous avons essayé toutes sortes de combinaisons papier-encre jusqu'à obtenir le résultat souhaité. Finalement, j'ai opté pour un rendu un peu plus chaud que ce qu'aurait donné l'héliogravure, et j'en suis très satisfait.

Quel est ton prochain projet ?

Il s'agit d'un travail de longue haleine puisque j'ai commencé à l'écrire il y a déjà 7 ans. Cela devait prendre la forme d'un film, mais ce sera finalement un livre confrontant des écrits avec des photos de portraits et de paysages réalisées cette fois-ci au moyen format numérique couleur. Ce projet a pour titre "Georgia", du nom du bateau qu'a pris en 1906 un certain Ljubisa DaniloVIC, un homonyme originaire comme moi du Monténégro, pour relier Trieste à New York. J'ai commencé à suivre moi-même son parcours jusqu'à l'Italie, qui passe par la Bosnie, notamment les villes souvent meurtries de Mostar et Sarajevo, puis par la Croatie. Ce livre sera une conversation fictive entre lui et moi sur le thème de l'exil et de l'acculturation, ponctuée par les lettres envoyées à sa famille. J'ai aussi mené des interviews d'exilés d'origines diverses, qui m'ont servi à imaginer l'histoire fictive de cet homonyme, et à lui donner une dimension universelle. J'aimerais avancer plus vite, mais ça devient difficile aujourd'hui de mener sereinement un travail d'auteur. Le modèle économique de la photographie vacille, et les photographes doivent être de plus en plus créatifs et déterminés dans l'élaboration de leurs projets.